

« Le Ciel est au-dessus de la terre »

— Quelques remarques sur la stratégie du Ciel dans *Le Festin de pierre* de Molière —

Odile DUSSUD

Monsieur, quel Diable de style prenez-vous là ? ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant, j’espérais toujours de votre salut, mais c’est maintenant que j’en désespère, et je croyais que le Ciel qui vous a souffert jusques ici ne pourra du tout souffrir cette dernière horreur. (V, 4)

Ainsi s’écrie Sganarelle quand il entend Don Juan mettre en pratique sa décision de vivre en hypocrite et user du langage dévot pour refuser le mariage avec Elvire. Auparavant, il n’était pourtant pas tendre envers son maître, qu’il décrivait dans la première scène comme un être hors de toute loi : « Un “enragé” hors la loi de la raison, un “chien” hors la loi de l’homme, un “diable” hors la loi de Dieu, un “Turc” hors la loi d’Espagne, un “hérétique” hors la loi chrétienne », pour reprendre les mots de Michel Serres⁽¹⁾. Pourquoi donc Sganarelle a-t-il jusque-là gardé espoir dans le salut de cet homme qu’il déclarait pourtant déjà pire que le Diable ? Pourquoi le Ciel pourquoi a-t-il supporté si patiemment le « long aveuglement » et « toutes les abominations » du personnage ? Don Juan pose la question – ironiquement : « [Je] m’étonne comme le Ciel les a pu souffrir si longtemps, et n’a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable » (V, 1). Pourquoi la foudre divine, après avoir tant tardé, s’abat-elle soudain si spectaculairement sur lui ?

Certes, à travers l’invention d’un Don Juan puni pour son hypocrisie, il s’agit, pour l’auteur du *Tartuffe*, de dénoncer une nouvelle fois les faux dévots. Dans *Le Festin de pierre* de Molière, « l’hypocrisie, écrit Georges Forestier, est placée au sommet de l’échelle des péchés, [...] Dieu peut tout tolérer – à condition que le pécheur se repentisse –, sauf justement le faux repentir qui ouvre la voie à l’hypocrisie dévote et qui est la négation blasphématoire du repentir ; là réside le véritable “endurcissement au péché”. » Molière, continue-t-il, « a cherché en somme à prendre les dévots au piège de leur propre logique : [...] il a fait valoir que ce sont eux que Dieu devrait punir de leur hypocrisie.⁽²⁾ » Pourtant, avant de punir Don Juan de sa fausse dévotion, le Ciel l’a encore pressé une dernière fois de se convertir, par l’envoi d’un Spectre féminin qui prend la forme du Temps et s’envole. Même si, comme le montre Georges Forestier, l’invention de ce miracle réalisé par « un jeu de machinerie nouveau » est due à la nécessité de compenser l’absence de la scène la plus frappante des précédents *Festins*⁽³⁾, elle a une incidence sur l’intrigue : le Ciel paraît s’intéresser tout particulièrement à la conversion de Don Juan et la punition finale semble une sorte de pis-aller.

Pourquoi un tel intérêt ? En examinant le caractère nouveau du Don Juan de Molière : « ni violeur, ni meurtrier », en retraçant les étapes qui mènent ce jouisseur épris de liberté à se transformer en un faux dévot résolument incroyant, nous nous efforcerons de montrer que l'hypocrisie du personnage est un effet manqué de la stratégie de conversion que Molière fait tenir à Dieu – ou plutôt à ce Ciel dont Sganarelle se fait le porte-parole et qui pourrait presque figurer sur la liste des acteurs tant son rôle est important dans la pièce –, et nous tenterons d'en élucider les conséquences sur la signification de la pièce.

« C'est qu'il est trop jeune encore et qu'il n'a pas le courage... »

Dans la première scène, avant de l'accabler, Sganarelle trouve une excuse à la conduite de Don Juan : le départ de son maître n'est pas, comme le suppose Gusman, un affront volontaire, une « injure aux chastes feux de done Elvire » : « Non, c'est qu'il est trop jeune encore et qu'il n'a pas le courage... » (I, 1). Cette caractéristique nous semble importante pour comprendre le personnage et l'indulgence dont il est l'objet avant sa fausse conversion. Don Juan en est à l'âge des « bouillons », des « ardeurs » et des « feux », des « plaisirs » et des « péchés »⁽⁴⁾. Cette ardeur paraît alors inhérente aux premiers temps de la vie au point que le terme de « jeunesse » désigne aussi, selon les dictionnaires de la fin du 17^e siècle, une « folie de jeune homme »⁽⁵⁾, ou encore « l'emportement de l'âge »⁽⁶⁾. Quand Sganarelle évoque le manque de « courage » de son maître, il constate que Don Juan n'est pas disposé à mener la tâche difficile⁽⁷⁾ de lutter contre l'emportement de ses passions et de modérer ses appétits amoureux. De fait, Don Juan ne consent à vivre que dans le désir et, dans la deuxième scène de la pièce, il évoque lui-même son jeune âge comme un ressort de sa conduite : il refuse, dit-il, « d'être mort dès sa jeunesse » en étant fidèle à une seule femme. Si la jeunesse apparaît dans son récit comme un critère indispensable à son attirance : « on goûte, dit-il, une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté » (I, 2), il se révèle vite qu'il suffit d'être femme pour le séduire. Devancier du Chérubin de Beaumarchais, « Dame, Damoiselle, Bourgeoise, Paysanne ; Il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui » (I, 1).

Pourtant, même si « jeunesse est forte à passer », comme le dit un proverbe de l'époque⁽⁸⁾, elle passe inévitablement et peut être corrigée : l'espoir est permis de voir Don Juan se réformer. Si, dans le sermon qu'il lui inflige, Sganarelle insiste sur l'immaturation et l'irréflexion de son jeune maître, en le traitant de « petit ver de terre, petit myrmidon », et en l'assimilant aux jeunes gens à la mode⁽⁹⁾, « petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien », c'est pour mieux l'éclairer de ses leçons : « apprenez de moi qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies » (I, 2). Comme l'écrit Georges Forestier, Sganarelle se charge de montrer à Don Juan qui n'en a pas conscience et qui ne s'en soucie guère, qu'une telle conduite aboutit à se moquer du Ciel⁽¹⁰⁾. Le motif de la folle jeunesse à corriger reviendra une dernière fois au cœur de la burlesque et dernière objurgation de réforme

qu'adresse Sganarelle à Don Juan : « la prudence n'est pas dans les jeunes gens ; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux » (V, 2).

Le personnage de Molière n'est donc pas un athée criminel et endurci au début de la pièce. Ses méfaits, comme le signale encore Georges Forestier⁽¹¹⁾, se limitent à vouloir posséder les femmes. Mais il est si excessivement et exclusivement passionné de son jeune corps qu'il ne conçoit, semble-t-il, son être au monde, le temps et son rapport aux autres, qu'à travers sa sexualité, en termes de plaisir, de puissance ou de potentialité, de renouvellement perpétuel.

« Les hommages et les tributs où la nature nous oblige »

Cette appétence physique se révèle dès le début dans la longue présentation que Don Juan fait de lui-même, et ce, malgré la couleur galante de son discours. Pour décrire la conduite de son maître, Sganarelle, en effet, continue à s'exprimer dans le registre plaisant et mondain qu'il avait adopté, tabatière en main, lors de son éloge paradoxal du tabac : métonymie, allégorisme, sa description de Don Juan abonde en figures : « je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaît à se promener de lieux en lieux, et n'aime point à demeurer en place » (I, 2), – même si, aussitôt après, il exprime son avis dans un langage plus adéquat à sa condition : « je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites » –. Don Juan, tout juste sorti de son aventure héroïque avec Elvire et occupé de son projet d'enlèvement maritime, adopte également une tonalité galante pour parler de lui-même. Il prononce un long éloge de l'inconstance amoureuse, dans lequel Molière, saisissant « l'occasion d'accorder un héros d'origine étrangère aux intérêts et aux goûts de la partie mondaine de son public », mêle brillamment les références ovidiennes et contemporaines⁽¹²⁾. De fait, il parle « tout comme un Livre », employant un vocabulaire amoureux abstrait : beauté, inclination naissante, amour, passion, cœur, âme, utilisé dans les écrits mondains de l'époque. C'est peut-être à la *Cassandra*⁽¹³⁾ de La Calprenède, qu'est empruntée sa comparaison avec Alexandre. Ce qui serait d'autant plus intéressant, que La Calprenède n'a pas pu, comme le montre Marie-Gabrielle Lallemand⁽¹⁴⁾, entièrement gommer l'image qu'à travers Quinte-Curce, l'histoire retenait alors de ce conquérant : un jeune guerrier sensuel corrompu par ses succès, passant ses nuits dans les délices de « son sérail aux trois cent soixante concubines⁽¹⁵⁾ ». De fait, malgré la couleur sentimentale de ses paroles, il semble que Don Juan décrive autre chose que des sentiments : les mouvements de son corps, plutôt que ceux de son âme, qui reste impassible et disponible à d'autres aventures, au milieu même d'une liaison amoureuse : « J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres » (I, 2).

D'ailleurs, Don Juan décrit plutôt ses entraînements et ses émois en termes physiques : il se déclare pris, ravi, entraîné par la « douce violence » d'un « beau visage », « ses yeux » sont frappés :

Je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et je rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige ; quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous (I, 2).

Quand Don Juan évoque ici « les hommages et les tributs » que la nature force les hommes à rendre à la gent féminine, il paraît bien parler des effets physiques et des gestes amoureux provoqués chez les hommes par le désir de possession. Même le terme de « cœur » paraît avoir ici un sens plus physique que sentimental. Don Juan donne « son cœur » à la beauté qui le demande car il ne peut pas le lui refuser, il exige le sien en échange, mais c'est un échange érotique qu'il vise et auquel il s'arrête. Certes, le terme de « cœur » est une métonymie usuelle dans la poésie courtoise ou renaissante⁽¹⁶⁾ pour désigner la passion d'amour, mais Don Juan semble ici se rapprocher davantage de Lucrèce et de la description minutieuse que fait ce philosophe de l'excitation des corps masculins, d'autant plus forte qu'ils sont plus jeunes, par la vision « de beaux visages au teint aimable » : « la volonté se forme, poursuit Lucrèce, de pousser dehors ce qui allume l'ardeur de sa passion. La fantaisie demande le corps qui l'a blessée d'amour⁽¹⁷⁾ ». Dans les paroles de Don Juan, le « cœur » désigne donc avant tout le corps désirant. Le jeune homme est tellement infatué du plaisir sexuel que, se parant ou s'aveuglant d'une volonté de justice, il fait comiquement de l'excitation du corps masculin un bien suprême, un droit auquel toutes les femmes peuvent prétendre : « toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs » (I, 2). Il le redira plus tard dans une formule où le mot « cœur » est susceptible de la même signification concrète : « mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront » (III, 5).

De même, dans son récit de séduction, Don Juan a beau évoquer en termes éthérés le plaisir de combattre, chez une jeune fille, « l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes », quand il déclare éprouver « une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté », l'emploi synecdotique de « beauté » suggère de donner également un sens physique à « douceur ». Les termes concrets, « transports », « larmes » et « soupirs », qu'il emploie ensuite pour expliquer en quoi consiste cette douceur, le rythme même de sa longue phrase rendu haletante par la succession des groupes verbaux à l'infinitif, tout cela suggère le plaisir plus physique que sentimental qu'éprouvent tous les hommes – ici encore Don Juan généralise encore son propos par l'emploi de « nous » – à mener une jeune fille au point où ils ont « envie de la faire venir ».

C'est encore à travers l'expérience de l'acte sexuel et du temps de repos qui succède nécessairement à la possession physique, que Don Juan décrit une conduite sentimentale qu'il prétend commune à tous les hommes : « mais lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni plus rien à souhaiter, tout le beau de la passion est fini » (I, 2) Il étend ainsi à tout le sexe masculin une caractéristique qui lui est propre : l'incapacité à désirer de nouveau une même femme. Selon

lui, une victoire « une fois » éteint toute possibilité d'amour, comme s'il assimilait la « jeunesse » ou la « nouveauté » qui l'attire chez les femmes au sens réduit et purement sexuel de virginité. Sa conclusion prendrait ainsi un sens très concret : « enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ». La seule particularité qu'il se voit sur les autres mâles est l'intensité exceptionnelle de sa puissance sexuelle : « l'impétuosité » de ses désirs et « l'ambition » de les suivre sans les borner, de s'affranchir par eux des limites de l'humain, qu'il évoque par des images enthousiastes dont l'excès peut prêter à sourire :

j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent point se résoudre à borner leurs souhaits ; il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me sens porté à aimer toute la terre, et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

La seule justification de son mode de vie, sa seule pensée, sa seule morale, est ainsi le plaisir : « Y a-t-il Rien de plus agréable ? » réplique-t-il à Sganarelle qui s'obstine à blâmer les mariages mensuels⁽¹⁸⁾ de son maître. De fait, le plaisir est, avec la colère, la seule émotion qu'il semble capable d'éprouver, ou même de comprendre. Chez les autres, il s'arrête à la bizarrerie des costumes ou aux mouvements des corps, sans s'intéresser aux sentiments qui les inspirent, ni même au sens des paroles : ainsi, à la fin des remontrances paternelles, il remarque seulement, avec assez d'insolence pour chasser son père, que Don Luis se tient debout depuis longtemps « : « Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez bien mieux pour parler » (IV, 4). Il n'a pas été touché par la colère et la tristesse de son père, qui l'irritent au contraire : « Eh mourez, le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire ; il faut que chacun vive son tour, et j'enrage de voir que des Pères qui vivent autant que leurs fils. » (IV, 5). De même, des objurgations d'Elvire à se convertir, il ne retient que le plaisir que lui ont donné les larmes et le désordre séduisant de la tenue⁽¹⁹⁾ : « ses paroles n'ont fait aucun effet sur... » (IV, 7), conclut Sganarelle. La seule peine à laquelle il semble prendre intérêt chez autrui est une sensation physique, la faim. Il donne un louis au Pauvre, malgré son refus d'obéir, quand ce dernier dit préférer mourir de faim⁽²⁰⁾. Il invite Sganarelle à sa table au lieu de le punir du vol d'un morceau de viande, en constatant : « Tu as faim, à ce que je vois. » Lui-même réclame à souper à plusieurs reprises. Ainsi, corps perpétuellement animé par le « feu d'une aveugle jeunesse » (V, 3) et la flamme du désir amoureux, Don Juan est sans cœur, sans empathie. S'il peut s'enflammer d'amour, de colère contre tout obstacle à ses désirs du moment ou à sa manière de vivre pour les satisfaire, s'il brûle d'orgueil aussi, il reste imperméable à toute autre émotion, à toute passion de l'âme, peur, pitié, ou compassion, qui glace le sang ou excite les larmes⁽²¹⁾. C'est Sganarelle qui est chargé par Molière de les éprouver à sa place, et encore s'en fait-il reprendre : « Tu pleures, je pense. » (IV, 6), lui dit Don Juan après la dernière apparition d'Elvire⁽²²⁾. Sganarelle, et le Ciel au nom duquel il parle, ne peuvent donc qu'échouer en tentant d'inspirer à Don Juan la

crainte des châtements divins : son âme est inébranlable à ce sentiment et l'orgueil qu'il tire de sa force supposée le conforte dans ses refus téméraires.

« Tout le plaisir de l'amour est dans le changement »

Toute l'existence de Don Juan est informée par l'enivrement orgueilleux de se sentir une puissance toujours renouvelée et par sa sexualité particulière. Son goût de la défloration et la disparition de son désir dans l'immobilité d'un engagement amoureux expliquent en effet son besoin de rencontrer de nouveaux objets de conquête. Après la satiété, qui prive Don Juan de ce qui le fait vivre, parole et désir : « il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter » (I, 2), la résurrection de l'excitation érotique par une autre femme constitue pour lui une renaissance, un renouvellement : « nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire » (I, 2). Don Juan voyage donc. Il change aussi de manières et de langage au hasard de ses rencontres : l'homme de Cour qu'il avait été quand il poursuivait Done Elvire et forçait les portes d'un couvent a disparu et Elvire lui rappelle en vain le style noble de ses lettres passionnées et protestations ardentes : « que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, [...] que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? [...] et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme » (I, 3). Il est désormais un homme romanesque et galant qui, dans une ville quelconque de Sicile, dissertant sur l'amour et parlant de délicatesse de cœur, se prépare à enlever en mer une jeune fiancée qui appartient sans doute à la bonne bourgeoisie⁽²³⁾. Il emprunte ensuite le langage plus simple et les lieux communs des bergeries ou des contes populaires à la Griselidis pour séduire la paysanne Charlotte⁽²⁴⁾ et il n'hésite pas à repousser à coups de poing le jaloux Pierrot. Son seul caractère constant est l'appétit du corps, d'un jeune loup gourmand et désirant : « que je voie un peu vos dents, je vous prie, demande-il à Charlotte. Ah qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! » (II, 2). Protée, donc, changeant selon le type des jeunes filles qu'il poursuit, sans plan ni volonté préconçue, il s'affranchit ainsi des limites imposées par le lieu ou l'origine familiale. Un engagement, « un mariage ne lui coûte rien à contracter », puisqu'il sait que d'autres appâts l'en dégageront en lui faisant oublier ce qu'il était en le contractant.

Chaque nouvel « amour » annule en effet le passé : « je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise » (II, 2), dit-il à propos de Mathurine, une jeune paysanne rencontrée juste après l'enlèvement raté. Si Sganarelle, comme le remarque justement Sarah Kofman⁽²⁵⁾, tient le compte des femmes de son maître, ce dernier, lui, ne vit que dans le présent toujours renouvelé de son désir et dans l'unique souci des moyens de l'assouvir, de parvenir à la consommation du mariage nouveau qu'il contracte à chaque fois, tous les mois, dit Sganarelle : Don Juan consomme ainsi sans accumuler, sûr qu'un nouveau visage viendra en un instant renouveler son désir et sa puissance érotique, recharger son corps

d'une nouvelle énergie. Une fois terminée, l'aventure amoureuse est pour lui comme non advenue : Elvire est durement replacée dans ses premiers engagements et, au lieu des paroles d'amour dont il la régalaient, s'entend retourner ses propres arguments, ceux qu'elle avait dû utiliser tout au début de leur histoire pour se défendre de lui : comme si Don Juan remontait le temps et bloquait l'accès à ce qui pour lui n'avait désormais jamais eu lieu, comme si sa responsabilité n'était pas engagée dans le dévoilement de la jeune religieuse. Et peut-être est-ce encore une ironie de Molière, que d'avoir choisi une série d'additions : « Je crois que deux et deux font quatre, Sganarelle et que quatre et quatre font huit » (III, 1), pour la « formule péremptoire⁽²⁶⁾ » qu'assène Don Juan à Sganarelle en guise d'article de foi. Formule plaisante, comme le signale Patrick Dandrey⁽²⁷⁾, par son caractère « paradoxal et sybillin » dans une conversation religieuse, mais aussi sans doute parce qu'elle est proférée par un être si peu porté à l'accumulation. Car si Don Juan refuse toute dette et tout enfermement dans le cercle du don, comme Michel Serres l'a le premier et brillamment mis en lumière – et comme Sarah Kofman l'a développé par la suite –, ce n'est pas, selon nous, pour acquérir indéfiniment en reprenant ce qu'il donne, dans une « série croissante de l'injustice » qu'exprimerait la série mathématique évoquée par le personnage. Si l'échange est truqué, ce n'est pas parce que Don Juan prétendrait donner dix mille fois la même chose (son cœur, qu'il conserverait), pour acquérir dix mille choses (femmes) différentes, mais parce qu'il n'a de cœur que son désir sexuel et sa semence, qui s'épuisent totalement dans la satisfaction mais se reconstituent à chaque nouvelle rencontre, tandis que les femmes et les jeunes filles lui offrent leur virginité et leur honneur, définitivement perdus une fois donnés. Ainsi le temps imaginaire de Don Juan, « animal oublieux, rivé au piquet de l'instant et parfaitement heureux », selon la belle formule de Sarah Kofman⁽²⁸⁾, plutôt qu'un seul « mouvement perpétuel⁽²⁹⁾ », est une « éternelle répétition⁽³⁰⁾ » de renaissances, mais aussi de petites morts, une succession indéfinie de vies complètes qui empêche tout souvenir, toute reconnaissance de dette ou de promesses : tout retour, sur soi ou sur ses engagements. Il vit librement dans « un temps discontinu, où aucun moment n'est *lié* à un autre, ne répond à l'autre », comme l'écrit très justement Sarah Kofman⁽³¹⁾, et qui empêche aussi tout projet contraignant l'avenir en puissance de hasard. Les seuls plans qu'il établit concernent l'avenir proche et un plaisir à prendre. Sganarelle et Elvire – et le Ciel – se trompent encore quand ils évoquent, pour l'inciter à se réformer, les châtiments à venir, quand ils comptent sur son remords devant la douleur d'une femme abandonnée, ou quand ils tentent d'exciter sa reconnaissance pour un Dieu qui l'a sauvé de la noyade et qui, plus largement, a créé le monde et les hommes.

« Je n'ai rien exigé de vous »

Gouverné par son seul corps, son « humeur », sa « pente naturelle », Don Juan se déclare libre. Sans intérêt pour des biens symboliques, comme l'estime ou la considération, dont la valeur dépend des autres ou qui se réalisent dans la durée, il semble se considérer comme dégagé de tout lien

social, comme un individu supérieur à la communauté des hommes, né uniquement pour exercer sa puissance. Sans ami, il n'a pour compagnon qu'un valet qu'il utilise comme un instrument ou un double⁽³²⁾, voix, témoin de mariage, couverture de ses mensonges : comme miroir, plutôt que comme un confident, même quand il lui « veu[t] bien lui faire confiance » des secrètes motivations de sa conversion et qu'il se déclare « bien aise d'avoir un témoin du fond de [s]on âme », puisqu'il ne lui met en lui aucune confiance⁽³³⁾ et ne s'assure de lui que par la menace et les coups. Il fuit à ce point les dettes ou les obligations qu'il ne demande lui-même rien à personne. C'est Sganarelle qui doit demander leur chemin au Pauvre, ou inviter la Statue à dîner. Réfractaire à tout échange, Don Juan ne reçoit ni ne donne aucun remerciement. Il réfute ceux de Don Carlos en faisant assaut d'honnêteté, lui interdisant de se libérer quelque peu que ce soit de l'obligation qu'il vient de lui faire en le secourant : « Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place, notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces Coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer⁽³⁴⁾ » (III, 3). Et quand, pour se libérer tour de même de la dette contractée envers celui qui lui a sauvé la vie, Don Carlos repousse sa vengeance de quelques jours, Don Juan déclare ne pas le lui avoir demandé et rappelle le service qu'il lui a lui-même offert en s'engageant à lui faire faire raison du séducteur d'Elvire : « Je n'ai rien exigé de vous, et je vous tiendrai ce que j'ai promis. » (III, 4)⁽³⁵⁾.

Ses remerciements au Pauvre montrent la même volonté de se libérer des obligations et aussi celle d'assurer sa puissance sur autrui. Outre l'indication du chemin qu'on lui demandait, le Pauvre a en effet donné l'avis qu'il fallait se garder des bandits, payant d'avance et doublement la pièce d'aumône qu'il était d'usage de donner alors aux indigents pour récompenser un service rendu et accomplissant ainsi, en quelque sorte, un geste obligeant d'honnête homme. C'est à ce geste, ou cette prétention, que répond Don Juan, par le contre-don excessif, et peut-être ironique, de mots de remerciement tellement formels et déplacés dans une telle situation qu'ils n'expriment plus aucun sentiment de reconnaissance : « Je te suis obligé mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur » (III, 2). En fait, en lui donnant ces mots au lieu de la petite pièce habituelle, il l'oblige à demander l'aumône : à agir en pauvre. Il se moque alors et insiste sur le caractère intéressé, et donc peu honnête, de l'avis offert, rabaissant l'homme à sa condition de perpétuel obligé, hors de tout échange. Mais le Pauvre ne s'avoue pas vaincu et il rétablit sa dignité en expliquant la contrepartie incomparable que Don Juan pourrait, comme tous ses bienfaiteurs, recevoir de l'aumône : « je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens ». Pour effacer cet argument qui confère au pauvre un énorme pouvoir d'obliger, Don Juan n'a qu'une seule voie : lui ôter les moyens de sa puissance en détruisant l'idée que Dieu puisse écouter les prières. Comme ses arguments ne suffisent pas à convaincre son interlocuteur – de fait, l'argumentation est bancale : le Ciel n'a pas à reconnaître par des bienfaits les soins du pauvre, puisque celui-ci ne le prie pas pour lui-même, mais pour ses bienfaiteurs – Don Juan tente de lui faire avouer la nullité des mots sacrés en le faisant jurer, aidé par Sganarelle et par la fascination d'un louis d'or⁽³⁶⁾, somme démesurée pour une

aumône de ce type. Là encore, il échoue. Il ne lui reste qu'à effacer lui-même Dieu par ses propres mots, en le chassant de la formule consacrée, donnant le louis non comme l'aumône réclamée par le Pauvre, mais « pour l'amour de l'humanité ». Une formule assez ambiguë : Don Juan donne-t-il par amour ou admiration de la nature humaine⁽³⁷⁾, assez forte pour soutenir, jusque dans les souffrances de la faim, la croyance en la puissance de ses mots et sa foi en un Dieu dont aucune preuve tangible n'apparaît⁽³⁸⁾? Ou par désir de vaincre le Pauvre dans ce concours de générosité en récompensant qui lui refuse quand le Pauvre récompense qui lui donne⁽³⁹⁾? Ou encore, si l'on prend « humanité » au sens de « bonté », comme le texte de l'édition de 1682⁽⁴⁰⁾ semble y engager, serait-ce une dernière pirouette signifiant que Don Juan donne parce qu'il aime donner, selon son bon plaisir? Quoi qu'il en soit, cette formule, qui serait certes blasphématoire si elle concluait une dispute religieuse vraiment sérieuse⁽⁴¹⁾, me paraît venir à Don Juan par accident, par l'entraînement de sa lutte oratoire contre le Pauvre⁽⁴²⁾. En fait, refusant d'abord de payer, pour finir par payer avec excès, Don Juan illustre parfaitement une maxime de La Rochefoucauld sur le débiteur : « L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.⁽⁴³⁾ » Maxime éclairée par le commentaire qu'en fait Laurent Thirouin : « En quoi donc l'orgueil et l'amour-propre du débiteur s'opposent-ils? L'auteur nous le laisse à comprendre par nous-mêmes. Le premier souffre d'être débiteur, et se sent rabaisé par cette dépendance symbolique. Il voudrait donc s'acquitter, par une reconnaissance qui le libérerait de la dette. Le second n'accepte pas sa situation d'obligé et n'aspire qu'à nier le bienfait, à l'oublier. Tout paiement, si petit soit-il, est pour lui insupportable et source de frustration. [...] En payant trop, le débiteur inverse la dette. [...] Le paiement de la dette peut ainsi être une forme de vol, sur un plan symbolique.⁽⁴⁴⁾ » Don Juan agit ainsi par orgueil et amour-propre : il ne cherche pas d'abord à nier Dieu, mais cette rencontre avec le Pauvre lui fait éprouver la force que l'idée du Ciel a sur le cœur des hommes.

« Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi. »

Seul l'intéresse d'imposer sa propre puissance sur les corps et les cœurs. Et il semble que Dieu se trouve pour lui plutôt dans la position d'un exemple que d'un adversaire. Significatif à cet égard est son vêtement. Plus qu'un souci de suivre la mode, ses habits dorés révèlent surtout un désir de fasciner le regard par un excès de luxe et de brillance, de faire impression sur les sens, un peu, finalement, comme la liturgie catholique utilise le plaisir sensoriel des dorures et du chant pour émouvoir les fidèles⁽⁴⁵⁾. Et c'est efficace : malgré son caractère satirique, la simple description qu'en fait l'imprudent Pierrot à sa fiancée suffit à susciter chez la jeune fille le désir de voir l'habit et celui qui le porte. De la même façon, le langage de Don Juan est moins expressif qu'impératif. Douces ou violentes, ses paroles sont tournées vers l'action : peu lui importe même leur sens ou leur vérité⁽⁴⁶⁾, pourvu que ses mots obtiennent l'effet voulu et que ses interlocuteurs obéissent à sa volonté. Ainsi, peu lui importe le confort de son père quand il lui propose de s'asseoir pour parler : il cherche par

son insolence à lui faire quitter la pièce et il l'obtient. Quand il explique sa fuite par des arguments religieux, il ne cherche pas à faire croire à Elvire en sa conversion subite : la désinvolture presque burlesque de son expressions finale : « Voudriez-vous, madame, [...] que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras ? », assure à la jeune femme qu'il ne se décide à parler que pour la chasser. Il n'est pas encore hypocrite, mais offensant et cruel. Promesses de mariage, serments : la parole sacrée est pour lui une arme efficace qui lui permet de réduire définitivement à sa puissance des jeunes filles déjà à demi-convaincues par ses beaux « contes » et le plaisir du rêve d'ailleurs qu'il leur fait entrevoir. Aventure et passion pour Elvire la cloîtrée, vie de châtelaine pour Charlotte la paysanne, Don Juan suscite en effet chez les jeunes filles un désir de le croire équivalent à son désir de jouir d'elles. La séduction de Charlotte l'illustre bien : « Aussi vrai, Monsieur, dit la jeune fille, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ». Malgré ses mains qu'elle sait noires, elle veut croire qu'elles sont aussi belles que le prétend Don Juan. La promesse de mariage garantie par Sganarelle et une proposition de « serments épouvantables » emportent les dernières hésitations de la jeune fille : « Mon Dieu ! je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. [...] Mon Dieu, ne jurez point ! je vous crois. »

Ainsi, Dieu est loin d'être pour Don Juan un adversaire à combattre, à défier ou à railler. Quand Don Juan promet ou conclut un mariage, ce n'est pas, comme Sganarelle le prétend, qu'il veuille « se jouer pas d'un mystère sacré », ni se « jouer au ciel » : il utilise simplement à son avantage le surcroît de pouvoir que la garantie divine apporte à certains mots. Il emploie à son profit ce désir de croire inhérent aux hommes et qui constitue le fondement de la foi. De même qu'il s'arrête à la gestuelle sans vouloir s'intéresser au sens des paroles qu'on lui adresse, Don Juan est réfractaire à toute transcendance : devant la bourrasque de vent, la statue en mouvement ou le spectre, là où Sganarelle voit des signes surnaturels, il voit des phénomènes physiques, naturels ou mécaniques, dépourvus de signification. Peu lui importe en fait que Dieu existe ou non : s'il est, Dieu se manifeste si peu qu'il ne peut rien dire de lui – silence sceptique que Sganarelle interprète arbitrairement comme une négation : « est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel ? – Laissons cela. – C'est-à-dire que non. » (III, 1). Le Ciel lui demandera peut-être un jour raison de ses actes⁽⁴⁷⁾, mais il s'expliquera et réglera lui-même ses comptes avec lui, personnellement, le moment venu : « Va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine » (I, 2). Il lui suffira de s'en soucier plus tard, après « vingt ou trente ans de cette vie-ci » (IV, 7), c'est-à-dire quand la vieillesse aura commencé à diminuer ses désirs. De toute façon, il n'a pas à craindre la rigueur divine : « Va va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses » (V, 4). Le Ciel sera bien aussi complaisant pour lui que l'a été Don Luis, qui a toujours, jusque-là, effacé les dettes d'argent et d'honneur de son fils. Il semble ainsi que Dieu soit aux yeux de Don Juan une sorte de père lointain, sinon favorable, du moins indifférent⁽⁴⁸⁾, qui, après avoir accordé à Don Louis de le faire naître, l'aurait placé comme un nouvel Adam dans un jardin de plaisirs peuplé

de créatures à sa disposition, de jeunes femmes dont il peut se montrer aussi jaloux, si elles en aiment un autre, que Dieu l'est de l'amour des hommes :

Le hasard m'a fait voir le couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour : la tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion, j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie ; oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alluma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée. (I, 2)

Don Juan, emporté par l'ardeur de son corps, aveuglé par les « faveurs du hasard et les dons de la nature » qui en renouvellent généreusement les réserves à chaque rencontre nouvelle, se croit ainsi dégagé de toute obligation envers les hommes, doté d'une puissance illimitée de plaisir, de dépense et de consommation, garantie par Dieu. Sa vie a consisté jusque-là à profiter impunément des mots sacrés et des règles morales admises par tous, pour mieux zigzaguer entre les femmes de tout milieu. En suivant la direction ouverte par Laurent Thirouin quand, à propos de l'éloge paradoxal prononcé par Sganarelle dans la première scène, il souligne le parallèle établi au XVII^e siècle entre le plaisir du tabac et la volupté sexuelle⁽⁴⁹⁾, on pourrait même dire que Don Juan, réjoui de se sentir prendre d'amour, ravi d'en offrir à droite à gauche, partout où il se trouve, sans attendre qu'on en demande, présente une version sexualisée de l'honnêteté prétendument induite par le tabac⁽⁵⁰⁾.

« Ah ! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne. »

Mais si Don Juan ne se soucie pas du Ciel, le Ciel se soucie de lui : par l'intermédiaire de Sganarelle, par des obstacles et des événements surnaturels, il s'efforce de ramener sous ses lois cet être dont il a jusque-là favorisé la puissante nature et respecté la liberté. Car Don Juan ne réussit plus aussi bien et les contradictions entre son autoportrait complaisant et les événements qui suivent se multiplient⁽⁵¹⁾. Alexandre de la séduction, il doit se résoudre à l'enlèvement d'une jeune fille restée indifférente à ses charmes. En guise de beauté farouche et difficile, il prise des paysannes aux mains noires facilement conquises, parfaite illustration de cette maxime de La Rochefoucauld : « L'amour-propre est un agent économique délirant. Il se confond parfaitement avec son désir. Peu lui importe de « bien connaître le prix des choses » : il fait de son propre goût, changeant et superficiel, le seul étalon de la valeur. »⁽⁵²⁾ Loin d'être exceptionnel, il agit d'ailleurs en cela comme tous les autres courtisans avant lui : « on m'a toujours dit qu'il ne faut jamais croire les Messieurs, et que vous autres Courtisans vous êtes des enjôleurs qui ne songez qu'à abuser les filles », dit Charlotte (II, 2). Noble, il dispute avec son valet ou un miséreux, qu'il n'arrive même pas à convaincre. Si la force

de son épée est encore intacte, elle n'aurait pas été suffisante contre les attaques conjuguées des deux frères d'Elvire et c'est la générosité de Don Carlos qui lui sauve la vie. Sa puissance est si faible qu'il se montrera bientôt risiblement content d'éblouir un marchand. Dès les deux premiers actes, Molière, et le Ciel, accumulent contre ses entreprises des bizarreries qui peuvent faire office d'avertissements divins. Le temps et l'espace n'étendent plus devant lui une perspective de renouvellement perpétuel, ils balbutient : la pièce s'ouvre dans une ville où la poursuite d'une jeune fille vient de le faire retourner six mois après en avoir scandalisé la population par un meurtre, une tempête soudaine renverse sa barque et son projet d'enlèvement, deux jeunes filles, successivement et trop rapidement conquises, se trouvent malencontreusement réunies à ses côtés, Elvire ne cesse de revenir, en personne ou par l'entremise de ses frères dont il doit fuir la poursuite en se déguisant. En quelques heures, son mode de vie se révèle difficile à tenir.

Avant d'augmenter leur pression et de l'acculer au changement, Molière, et le Ciel peut-être, proposent à Don Juan de mener une vie adulte, de s'ancrer dans le temps et de s'investir dans des liens familiaux, au lieu de se dissiper dans la pure consommation, au gré de sa fantaisie, accompagné du seul Sganarelle. Ils lui font rencontrer Don Carlos, dont la modération, la justice, la douceur, en un mot, l'honnêteté conquièrent son estime : « sais-tu bien que celui à qui j'ai sauvé la vie est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir du démêlé avec lui. » (III, 5) Contrairement à son frère, un fanatique de l'honneur qui s'apprête à une vengeance peu honorable prétendument offerte par Ciel, Don Carlos tient en effet un discours modéré et laïque, fondé sur la raison et une compréhension lucide de ses intérêts et du prix des choses :

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez ; ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère ; je ne veux point mon frère demeurer redevable à mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose ; notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante, au contraire elle en tirera de l'avantage, et cette occasion de l'avoir pu prendre, la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde. (III, 4)

Par sa force morale et sa capacité à faire valoir ses propres valeurs, Don Carlos se montre sage et habile au sens de La Rochefoucauld⁽⁵³⁾. Son caractère et son mode de vie sont certes tout contraires à ceux de Don Juan : il se montre respectueux des devoirs attachés à sa condition de gentilhomme et regrette, tout en s'y soumettant, la sévérité de l'honneur et la perspective d'un duel qui risquerait de couper des liens noués dans le temps, en lui faisant perdre la vie, ou en le contraignant à quitter famille et pays. Pourtant, si Don Juan acceptait de mûrir, s'il satisfaisait les deux frères en acceptant

de vivre avec Elvire, il pourrait se convertir à une existence qui ne serait pas incompatible avec sa naissance, côtoyer un homme qu'il apprécie, contenter son propre père et lever tous les obstacles qui s'élèvent sur sa route. Mais son « humeur », sa « pente naturelle », son corps en un mot, l'idée de perdre les plaisirs d'une sexualité conquérante, l'empêchent de choisir ce moyen de faire la paix avec le monde. Et son refus, reprise condensée de son explication du premier acte, contraste fortement, par ses termes physiques et ses métaphores concrètes, avec les raisonnements développés ou le vocabulaire abstrait et moral des paroles de Don Carlos :

Oui, mais ma passion est [usée] pour Done Elvire et l'engagement ne compatit point avec mon humeur ; j'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles, je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire, mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront (III, 5)

Molière, et le Ciel, lui donnent alors une autre chance d'ouvrir les yeux et de comprendre que sa liberté est limitée par les règles humaines – le respect dû à la mort --, et par l'existence des lois de Dieu : un Dieu qui, loin d'être indifférent à ses créatures, s'occupe de chacune d'elles et de lui en particulier. Ils le mènent, par une erreur de chemin, au tombeau du Commandeur, où se produit un phénomène étrange que Sganarelle interprète comme un « miracle », un avertissement divin à son maître : la statue accepte d'un signe de tête l'invitation de Don Juan, comme si l'esprit du mort revenait l'animer depuis l'au-delà. Mais cette sorte de résurrection avait été métaphoriquement accomplie par Sganarelle sur le mode de la raillerie dès le premier acte⁽⁵⁴⁾ et répétée devant la tombe par le valet et le maître⁽⁵⁵⁾. De plus, comme l'a montré Patrick Dandrey, le motif de la statue vengeresse avait été utilisé dès l'Antiquité « dans le cadre d'une réflexion sur l'existence de(s) dieu(x) et se trouvait « au centre des débats entre croyants émerveillés et sceptiques moqueurs ». La réponse sceptique évoquant une illusion des sens était courante⁽⁵⁶⁾. Don Juan n'a qu'à la reprendre : « nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue » (IV, 1), comme il reprendra devant le spectre celle qui suppose une machination : « Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix. [...] je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit » (V, 5). Comme le souligne Patrick Dandrey⁽⁵⁷⁾, la peur grotesque et les déclarations de plus en plus ridicules de Sganarelle – il ira jusqu'à s'exclamer : « Ah Monsieur, c'est un spectre je le reconnais au marcher » (V, 5) – contribuent grandement à ruiner l'effet des avertissements miraculeux. Pourtant, Molière, et le Ciel, malgré l'échec du signe de tête, continuent à employer le surnaturel, sous des formes de plus en plus animées et spectaculaires, avec une insistance quelque peu surprenante puisque le seul résultat, qui était prévisible, est d'inciter Don Juan à prouver son courage en se montrant de plus en plus inébranlable : « Allons voir, et montrons que rien ne [me] saurait ébranler » (IV, 7), « Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur » (V, 5), « Non,

non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir » (V, 5).

« Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. »

Essentielle imperméabilité à la transcendance ou endurcissement dans son aveuglement de jeunesse, Don Juan rentre chez lui après la première manifestation du surnaturel, décidé à poursuivre sa vie de plaisir, et d'abord à souper. Avant de lui faire revoir la statue, Molière, et le Ciel, agissent à un niveau plus matériel et plus comique en retardant le repas par des arrivées inopinées. Après avoir facilement, et avec un contentement un peu ridicule, enjôlé monsieur Dimanche, – ce nom indiquant plaisamment que le marchand est, peut-être, un envoyé de Dieu, auquel est consacré ce jour de la semaine –, Don Juan est contraint par son père à reconnaître la réalité : sa vie de débauche n'a été possible que grâce aux services que Don Louis a rendus au roi, aux liaisons qu'il a nouées avec des amis ayant, comme lui, mérité la confiance du souverain, et tout ce crédit est épuisé. La glorieuse noblesse qu'il utilise pour imposer sa puissance n'est que le reflet de celle des vertueuses actions de ses ancêtres, dont la splendeur devait être revivifiée : le brillant en est désormais terni par « l'amas de ses actions indignes »⁽⁵⁸⁾. Sa liberté dépend entièrement de la bonne volonté de son père, qui s'épuise elle aussi : « sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurais plus tôt que tu ne penses mettre cette borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître. » (IV, 4). Menace dont la gravité devait être immédiatement perçue par le public français de l'époque, puisque les fils étaient alors juridiquement soumis à l'autorité paternelle jusqu'à vingt-cinq ans et pouvaient, sur la demande de leur père, être emprisonnés dans une maison de force, pour dettes⁽⁵⁹⁾ ou trouble de la société. Dérégulé, débauché, blasphémateur, Don Juan correspond parfaitement à la catégorie des jeunes libertins visée dans le règlement de Saint-Lazare, maison établie en 1632 par Saint-Vincent de Paul :

L'objet et la fin que l'on s'est proposé en renfermant dans cette maison de jeunes libertins ou des aliénés d'esprit, a été de décharger les familles de personnes qui en troublaient la paix par leur dérèglement ou leur folie, de travailler à l'amendement et à la conversion des premiers et autant qu'il est possible à la guérison des seconds, ou du moins à empêcher qu'ils ne nuisent à eux-mêmes et aux autres.⁽⁶⁰⁾

Patience et crédit paternel épuisés, Don Juan comprend, la rage au ventre, qu'il est forcé de changer de conduite aux yeux du monde, au moins tant que son père vivra.

Mais Don Louis n'a évoqué qu'une réforme des mœurs et le Ciel réclame un changement plus profond. C'est l'âme de Don Juan qu'il exige. Aussi Elvire, récemment reconvertie, est-elle chargée de pousser son ancien amant au repentir. Le Ciel a ramené à lui celle qui s'était enfuie d'un couvent

par passion pour Don Juan, mais il lui a laissé, dit-elle, un « parfait et pur amour » à l'égard de son séducteur : « il n'a laissé dans mon cœur pour vous, qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt » (IV, 6). Le désintéressement, un mérite dans le commerce du monde honnête, est un sujet auquel Don Juan est sensible. C'était le point de départ de sa dispute avec le Pauvre, c'est un des ressorts comiques de la scène précédente avec M. Dimanche .

Pourtant Elvire est-elle aussi désintéressée qu'elle le prétend ? Ne se soucie-t-elle véritablement que du seul intérêt de Don Juan ? Très vite, elle déclare que le salut de Don Juan lui serait « une joie incroyable », « une douce consolation », et que sa damnation lui épargnerait « une douleur extrême », un « cruel déplaisir ». Et elle conclut en lui demandant son repentir comme une « récompense » pour l'avoir aimé par-dessus tout, s'attardant sur le souvenir de cet amour qu'elle finit par affirmer réciproque.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous ; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Don Juan, je vous le demande avec larmes, et, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher. (IV, 6)

Elle transforme donc d'avance la conversion de Don Juan en une possible réponse à son amour à elle, s'efforçant ainsi d'annuler l'indifférence qu'il lui a montrée le matin, et de dénier qu'il l'avait seulement désirée sans l'aimer. Gardant, malgré son retour à Dieu, malgré la froideur de Don Juan, sa foi en l'amour que ce dernier avait naguère juré avoir pour elle, elle s'efforce de rester unie à lui par une commune conversion. Elle reste fidèle à sa flamme passée comme Don Juan au feu de son corps.

Mais un autre intérêt la pousse peut-être également : « ma retraite est résolue, dit-elle, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable » (IV, 6). Sa vie suffira à peine à obtenir le pardon divin, mais son mérite ne serait-il pas augmenté si elle ramenait à Dieu, en plus de la sienne, une âme aussi réfractaire que celle de Don Juan ? Son propre égarement ne prendrait-il pas un tout autre sens par cette glorieuse prise ? Ne serait-il pas justifié ? N'apparaîtrait-il pas comme inscrit dans un plan divin, dont la réussite glorifierait son concepteur ? N'en serait-elle pas récompensée ? L'émouvante objurgation d'Elvire, prétendument faite dans le seul intérêt de son ancien amant, mais largement motivée par le sien propre, et celui du Ciel, apparaît ainsi à triple fond.

Or, en comptant sur le charme et la persuasion de cette nouvelle Madeleine⁽⁶²⁾ pour agir sur le

cœur de Don Juan, le Ciel – mais pas Molière – s’est trompé : Don Juan n’a pas de cœur, ou alors un « cœur de tigre » insensible. Il n’est que corps. S’il déclare à la jeune femme : « vous me ferez plaisir de demeurer ici, je vous assure », et s’il avoue à Sganarelle avoir « encore senti quelque peu d’émotion pour elle », ce sont une émotion et une perspective de plaisir tout érotiques : c’est parce qu’il a « trouvé de l’agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en [lui] quelques petits restes de feu éteint. » Mais la prière d’Elvire emporte la sympathie de Sganarelle qui pleure et s’exclame. À l’instar des promesses sacrées du mariage dans le domaine amoureux, les mots de repentance et de dévotion se révèlent un moyen efficace d’assurer sa puissance sur les cœurs tout en constituant un abri suffisamment opaque pour couper l’envie d’examiner les motivations cachées de qui les prononce. Ce sont ainsi sans doute à la fois l’efficacité du pathétique religieux sur Sganarelle, et l’ambiguïté de l’appel à la conversion lancé par la jeune femme, qui indiquent à Don Juan le profit qu’il aurait à investir dans les apparences de dévotion, dans les mots souples et puissant de l’amour de Dieu. Don Juan parle donc peut-être plus vrai que ne le pense le frère d’Elvire quand il lui affirme : « [Votre sœur] a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps » (V, 3), si c’est bien à ce moment-là que, grâce à Elvire, Don Juan, sorti par son père du fol aveuglement de sa jeunesse, imagine le « stratagème utile » qu’il essaiera dès le lendemain en reprenant presque mot pour mot certaines formules de la jeune femme⁽⁶³⁾.

Comme Don Juan l’affirme lui-même à Sganarelle⁽⁶⁴⁾, la « statue mouvante et parlante » n’est pas la cause de son changement :

si j’ai dit que je voulais corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c’est un dessein que j’ai formé par politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre pour ménager un père dont j’ai besoin, et me mettre à couvert du côté des hommes de cent fâcheuses aventures qui pourraient m’arriver (V, 2)

La nécessité de se protéger des représailles et de « ménager » son père l’y a poussé, Elvire lui a soufflé la méthode. Le verbe « ménager » caractérise bien le changement radical de Don Juan puisqu’il garde encore une coloration économique concrète au XVIIe siècle, même au sens moral et appliqué à des personnes : « ménager ses amis, son crédit » signifiant « en user avec circonspection, avec prudence », selon l’Académie⁽⁶⁵⁾. Don Juan a ouvert les yeux sur les risques que lui font courir ses folies de jeunesse et il accepte en apparence de mûrir et de « se contraindre », de sacrifier sa liberté d’expression pour assurer son intérêt principal : ses « douces habitudes » de liberté amoureuse. Il est devenu un adulte habile, au sens de La Rochefoucauld, puisqu’il est désormais capable de faire la hiérarchie entre ses intérêts⁽⁶⁶⁾. Un adulte prudent et, pour paradoxal que cela paraisse, sage, en un sens⁽⁶⁷⁾ : la sentence par laquelle il conclut son éloge de l’hypocrisie : « C’est ainsi qu’il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu’un sage esprit s’accommode aux vices de

son siècle » (V, 2), recèle dans cette perspective moins d'ironie qu'il ne veut en mettre.

« Le manteau de la religion »

Ainsi ce jeune homme impulsif et changeant, qui suivait librement ses fantaisies et vivait dans l'instant, guidé par le seul hasard, se refusant à tout commerce durable avec les hommes, se laissant passivement entraîner par l'appel du plaisir des sens, sans ménager ses intérêts, en dépensant sans compter, projette désormais de se fixer, de s'engager dans la société. Il ne se joindra pas aux petits marquis, dont il a pourtant l'apparence, ni au monde des honnêtes gens : il a décidé de lier « à force de grimaces une société étroite avec tous les gens du parti », ceux qui veulent réformer la vie mondaine des honnêtes gens : d'investir durablement dans une attitude dévote qui lui donnera puissance, sûreté – l'hypocrisie « de sa main ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine [...] si je viens à être découvert, je verrai sans me remuer prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous » – et aussi « crédit parmi les gens ». Il a presque épuisé le crédit de son père, il le remplacera par le crédit multiple de la « société » dévote, terme qu'on peut entendre ici dans son sens économique de « compagnie, union de deux ou plusieurs personnes jointes pour quelque intérêt, pour quelque affaire, & à certaines conditions »⁽⁶⁸⁾ Pour cela, il lui suffira de contraindre son corps en public en adoptant une gestuelle facile à imiter : « quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux », et aussi de prononcer les paroles adéquates. Alors qu'il séduisait jusque-là par la fausse monnaie de la flatterie, il assurera désormais son pouvoir en utilisant les armes dévotes de la censure et du blâme : non comme l'avertissement charitable et désintéressé⁽⁶⁹⁾ pratiqué par les zélés sincères, mais comme un instrument de puissance qui lui servira à fixer la valeur des hommes à son gré et dans son seul intérêt, comme le font les rois, selon La Rochefoucauld⁽⁷⁰⁾ :

je ferai le vengeur des intérêts du ciel, et sous ce prétexte commode je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des Zélés indiscrets qui sans connaissance de cause crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée (V, 2)

D'un Protée aux formes multiples et imprévues, Don Juan se réduit volontairement et par intérêt à jouer sous le seul masque de la dévotion à Dieu. Il ne s'abandonne plus seulement avec légèreté à ses appétits amoureux : rendu conscient de sa dépendance à l'égard de son père et des lois de la société, il s'est endurci dans la volonté de les satisfaire durablement en profitant, en profitant de la puissance que possèdent les dévots dans le monde au sein duquel il vit. Il a refusé de se convertir. Il refusera jusqu'au bout de le faire, malgré les ultimes chances que lui en donneront encore Molière, et le Ciel : l'assurance explicite de Don Carlos qu'un mariage peut tout régler, et les avertissements

de la voix du Spectre et de la faux du Temps. Sganarelle peut à juste raison désespérer du salut de son maître, qui paraît définitivement perdu à tout espoir de rédemption, de rachat.

La mauvaise volonté de Don Juan interdit en effet d'avance de penser qu'il pourrait, couvert du « manteau de la religion », être doucement amené à la conversion par ses nouvelles habitudes, par l'influence que gestes et paroles de piété exercent à la longue sur celui qui les répète souvent. Car même ce type conversion, envisagée par Pascal⁽⁷¹⁾, suppose de la part de l'incroyant, la volonté de se convertir, ou, du moins, d'entendre et d'accueillir la grâce et de lui obéir quand elle se présentera, et Don Juan est fermement décidé à ne pas le faire. Les menaces prédites en cas d'impénitence se réalisent donc finalement. La Statue du Commandeur expose solennellement les motifs de l'arrêt divin avant l'exécution du condamné : « Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à la foudre » (V, 6) : « voilà par sa mort un chacun satisfait, déclare Sganarelle, Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content ».

« un exemple funeste de la justice du Ciel »

Mais cet effacement violent satisfait-il vraiment quelqu'un ? Ni le père de Don Juan, qui mourra sans lignée, dans la honte d'avoir enfanté un fils pareil, ni Elvire, qui aura le regret d'avoir aimé un être aussi infâme, ni même Don Carlos, qui évite certes les conséquences malheureuses d'un duel, mais n'obtient pas la réparation de l'honneur familial. Le Ciel même peut-il l'être, lui qui s'était montré si désireux de la conversion de Don Juan et qui a dû abandonner l'âme convoitée au Diable, son adversaire de toujours ? Pour examiner ce point, il devient nécessaire d'envisager les ressorts de la stratégie que Molière fait tenir au Ciel dans cette pièce : réfléchir d'abord sur le profit que ce dernier peut avoir à punir Don Juan à ce moment-là pour s'interroger ensuite sur la signification qu'une punition si éclatante pouvait avoir pour le public.

La grande noblesse de Don Juan rendait ses multiples unions d'autant plus éclatantes et scandaleuses. Si le Ciel les a souffertes si longtemps, c'est peut-être pour manifester sa puissance avec plus de gloire. Avant de le presser de se convertir, il a en effet laissé au jeune homme mener une vie si sacrilège, si diabolique même, que la renommée⁽⁷²⁾ s'en est emparée et, certes, une débauche et une incroyance aussi éclatantes ne pouvaient que valoriser la conversion de Don Juan en augmentant le lustre d'une prise aussi difficile et surprenante. Mais, avec le temps, Don Juan s'est endurci dans ses goûts de jeunesse. Les objurgations de Sganarelle ou d'Elvire s'avèrent contre-productives et la décision que prend finalement le jeune homme de cacher ses déportements sous l'abri de la dévotion ruine la stratégie divine. La punition s'abat alors avec éclat. Le Ciel a en effet tout intérêt à empêcher Don Juan de jouer plus longtemps le personnage de faux dévot et, par cet « exemple funeste » censé punir l'impénitence et la débauche, à éviter le scandale de la découverte probable de cette escroquerie, de cette possibilité d'user de la dévotion sans le fonds de la foi, pour des intérêts contraires à ceux de

Dieu.

Car, malgré l'intérêt qu'il aurait à ne pas le faire, Don Juan risque fort de découvrir son hypocrisie. Molière en a par avance annoncé la probabilité. Le piètre pouvoir des manières empruntées est en effet plaisamment évoqué dès l'ouverture de la pièce. Tenant une tabatière à la main comme un petit marquis – ne fumant pas comme le peuple ou les marins⁽⁷³⁾ –, Sganarelle se déclare honnête homme par le seul fait de proposer une prise de tabac. Il réussit à parler quelque peu le langage mondain : reprenant une tradition littéraire remontant à l'Antiquité, il fait un éloge paradoxal de cette herbe⁽⁷⁴⁾, puis une démolition de Don Juan truffée de références empruntées à la culture des honnêtes gens⁽⁷⁵⁾. Plus tard, il lui suffit d'une robe de médecin pour engager un débat philosophique : « cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous » (III, 1). De fait, avant de tourner sur lui-même et de tomber en cassant le nez à son raisonnement, il commence à démontrer l'existence d'un Créateur par des arguments et un tableau des merveilles du corps humain qui mêlent références cartésiennes⁽⁷⁶⁾ et antiques⁽⁷⁷⁾. Costume ou objet ne peuvent pourtant pas compenser en un instant son manque d'éducation ou son incapacité à raisonner juste : ses discours ont le comique bouffon des plaisanteries burlesques. Vêtu de sa seule livrée de valet, il fait une dernière remontrance, cocasse spirale de lieux communs populaires enchaînés l'un à l'autre par la seule logique formelle des prédicats devenant thèmes, forme certes utilisée par Sénèque dans une lettre sur la vertu⁽⁷⁸⁾, mais qui ne donne aucune cohérence supplémentaire à son raisonnement décousu. L'apparence d'honnêteté ou de science ne suffit pas pour acquérir instantanément culture d'honnête homme ou capacité à raisonner juste. Il en est de même pour l'apparence de dévotion : comme Sganarelle, Don Juan se révèle un bien piètre acteur : s'il réussit facilement à tromper son père et son valet, tous deux portés à croire en cette conversion par intérêt propre – avoir un fils vertueux qui poursuivra dignement sa lignée pour l'un, recevoir enfin les arriérés de ses gages, pour l'autre –, il ne convainc pas longtemps Don Carlos⁽⁷⁹⁾, plus lucide. Son goût de la raillerie, son désir de l'emporter et de clore la discussion, et peut-être son sentiment d'avoir en Dieu un allié proche, le dénoncent : il réemploie avec trop de désinvolture l'affirmation d'Elvire qui se disait porteuse d'un avis du Ciel et il donne à Dieu le rôle invraisemblable et trop humain de conseiller spécial attaché à ses intérêts et tout à sa disposition : « je me suis même encore aujourd'hui conseillé au Ciel pour cela ; mais lorsque je l'ai consulté j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre sœur, et qu'avec elle assurément je ne ferais point mon salut » (V, 3). Son tempérament amoureux et orgueilleux, que son habit doré et ses rubans « couleur de feu » illustraient jusque-là, et qu'il voulait désormais cacher sous l'habit dévot pour mieux l'épanouir en secret, se révélera assurément. Don Juan transformé en faux dévot doit donc être effacé au plus vite. Son châtement et ses dernières paroles lui rendent, éclatant et définitif, son premier caractère de jouisseur impie, violent et impénitent : celui qui a préféré à Dieu le feu de l'amour et de la jeunesse meurt par le feu de son corps – le feu du Diable ? –, reconnaissant peut-être par son exclamation, unique dans toute la pièce, l'existence de celui dont il dédaignait les lois et la puissance : « Ô Ciel que sens-je ? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus et tout mon corps devient ... » (V, 6)

« je veux voir ce que c'est »

Mais il est trop tard. Sganarelle a déjà indiqué l'hypocrisie comme « le comble des abominations » (V, 2). Les spectateurs savent que cette punition spectaculaire a frappé le faux dévot : que le Ciel, conduit par Molière, a préféré révéler son impuissance à séduire une âme plutôt de risquer la dévaluation des paroles et actions de vraie dévotion, en les dévoilant si faciles à contrefaire. Après avoir été peut-être persuadés un instant, avec Don Louis, de la conversion de Don Juan et aussitôt détrompés, ils sont incités à se défier des paroles dévotes⁽⁸⁰⁾. Les projets de cabale exposés par Don Juan montrent les conséquences funestes de croire aveuglément ces discours autoritaires et violents. Et, plus largement, de croire sans examen toute assertion, surtout celles qui vont trop dans le sens de ses propres désirs.

Au cours de la pièce, Molière a aussi montré combien le désir de croire à une réalité plus conforme à ses rêves a aidé Don Juan à tromper les femmes, Sganarelle et Don Louis. Les spectateurs peuvent en déduire combien l'esprit critique est nécessaire pour éviter de tomber dans le piège tendu par les hypocrites et faussaires de tout ordre, combien il est avantageux de se défier de tout discours tentant d'imposer une vérité péremptoire, surtout quand des intérêts vitaux sont en jeu, comme l'honneur des jeunes filles, menacé par les assurances trompeuses de mariage, ou la santé des malades, en danger quand ils se confient à des médecins incompetents, ou encore la douceur d'une vie engagée dans les liens amicaux et familiaux, mise en péril par une interprétation trop sévère des lois de l'honneur. L'examen critique est donc aussi à appliquer au discours dévot, qui, par des blâmes et la menace de damnation, exige des sacrifices pour un au-delà auquel chacun est sommé de croire, au nom d'un Dieu qu'on somme d'aimer. Une autre scène, d'apparence anodine, vient peut-être renforcer l'attaque contre un tel prosélytisme. L'amour vient tout seul, répète Charlotte à Pierrot qui lui reproche sa froideur : « Eh bien laisse faire aussi, et ne me presse point tant, peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer » (II, 1). Elle accepte de coopérer parce que Pierrot l'y dispose par ses gentilleses et ses tendres déclarations : « J'y ferai tout ce que je pourrai, dit-elle ; mais il faut que ça vienne de lui-même » (II, 1). Et on peut imaginer, comme Lucrèce l'affirme dans sa belle conclusion sur la passion amoureuse⁽⁸¹⁾, qu'après un moment d'égarement et de fascination, l'habitude du mariage produira en elle le sentiment souhaité par le jeune homme. Ce dialogue sur l'amour, cocasse par ses expressions paysannes, ne concernerait-il pas tout amour, celui de Dieu aussi ? Toute la sévère action de réforme et de propagation de la foi par les dévots ne serait-elle pas ainsi mise en question : en particulier quand elle s'en prend au théâtre, comme venait de le faire la Compagnie du Saint Sacrement en attaquant *Tartuffe* ? Mais le sort de Don Juan qui, aveuglé et enfermé dans la certitude d'avoir raison contre tous, refuse non seulement les assertions de la religion, mais aussi la douceur de la sociabilité, invite également chacun à se méfier de ses dogmes personnels, à les critiquer en s'ouvrant aux raisons des autres. Comme Patrick Dandrey le montre au terme de sa passionnante étude de la puissance critique

de l'écriture paradoxale pratiquée dans cette pièce :

la comédie réussit à éprouver et à ébranler toute certitude sans jamais donner dans l'aporie d'un "pyrrhonisme dogmatique" [...] De ce point de vue, *Don Juan* constitue l'entreprise la plus lucide possible de dénonciation de ce piège que tendent la vie et le théâtre au spectateur et au poète lui-même, et que l'on pourrait le piège de l'illusion d'évidence.⁽⁸²⁾

Le meilleur moyen de percevoir ce piège et de l'éviter, peut-être, dans la vie réelle ne serait-il pourtant pas d'y tomber sans risque au théâtre et d'avoir plaisir à découvrir y avoir été pris, sans en être confus et pas trop tard ? Le théâtre fait en effet éprouver aux spectateurs la puissance de leur envie de croire, par le plaisir qu'ils tirent à vibrer au gré des aventures des personnages et des effets spectaculaires. Ainsi, malgré la fascination sensorielle que certains l'accusent à cette époque de pratiquer⁽⁸³⁾, cet art, les comédies de Molière en particulier, ne serait-il pas aussi une invite agréable à exercer sa raison critique, à se faire plus habile homme ? La comédie se clôt sur la découverte des motivations cachées de Sganarelle : ce maladroit promoteur d'une foi aux règles de laquelle il serait prêt à déroger pour un louis d'or et qui prétendait accumuler les sermons dans le seul intérêt de son maître, apparaît finalement comme un valet avide et sot qui, ayant imprudemment gagé sur un maître dont il connaissait la pente à ne jamais tenir ses engagements, ne cherche à le convertir que dans l'espoir de recevoir enfin ses gages, sur lesquels tourne en boucle son discours final : « Ah mes gages ! mes gages ! [...] il n'y a que moi seul de malheureux, mes gages, mes gages, mes gages ! » (V, 6). Cela peut inciter chacun à examiner avec plus de soin les intérêts qui se dissimulent derrière les paroles qu'on lui adresse, en particulier quand on exige de lui une action ou une transformation. Qu'elle soit plus efficace ou non, cette joyeuse leçon de sagesse pratique n'est-elle pas plus engageante et moins nocive que les manœuvres de ce Ciel, auquel Molière donne une triste stratégie fondée sur l'amour-propre ou la crainte, qui échoue à réformer et ramener à lui un être laissé trop longtemps libre de suivre des désirs naturels trop puissants et coupé par là des douceurs de la sociabilité humaine ? Un tel Ciel est-il vraiment au-dessus de la terre ?

Notes

- (1) Michel Serres, *La Communication. Hermès I*, Éditions de Minuit, Collection Critique, 1968, p. 240.
- (2) Molière, *Œuvres complètes*, II, [...], Bibliothèque de la Pléiade, NRF Gallimard, 2010, p. 1624. Nous nous référerons désormais à cette édition par le sigle OC et nous en tirerons toutes nos citations de Molière.
- (3) « Le festin de serpents et de scorpions et l'engloutissement du tombeau et de Don Juan dans les entrailles de la terre », OC, pp. 1627-1628.
- (4) *Le Dictionnaire de l'Académie Française*, Vve J. B. Coignard et J. B. Coignard (Paris), 1694, article

- « jeunesse ». Consultable à cette adresse : <http://artfl-project.uchicago.edu/node/45>
- (5) *Ibidem.*
 - (6) Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel [...]*, A la Haye et à Rotterdam, chez Arnout & Reinier Leers, 1690. Consultable sur Gallica : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32136509c>
 - (7) L'Académie définit le courage par la « Disposition par laquelle l'ame se porte à entreprendre quelque chose de hardi, de grand, ou à repousser, ou à souffrir quelque chose de fâcheux, de difficile. »
 - (8) Cité par les dictionnaires de l'Académie et de Furetière.
 - (9) Antony McKenna relève cet aspect du personnage. (*op. cit.*, p. 53).
 - (10) OC, p. 1633.
 - (11) *Ibidem.*
 - (12) OC, pp. 1633-1635.
 - (13) Composé par La Calprenède entre 1642 et 1645.
 - (14) Lallemand Marie-Gabrielle, « Galanterie des conquérants : l'Alexandre de La Calprenède et le Cyrus des Scudéry », *Littératures classiques*, 2012/1 (N° 77), p. 99-112. DOI : 10.3917/licla.077.0099. URL : <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2012-1-page-99.htm>, pp. 9-14. Ne pouvant faire d'Alexandre le personnage principal de ce roman d'héroïsme amoureux, La Calprenède lui a fabriqué un « double romanesque », Oroondate, le « parangon des amants » fidèles et vertueux.
 - (15) Ce qui rapproche Alexandre de la figure de Sardanapale, évoquée par Sganarelle comme un équivalent scandaleux de son maître.: « un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons » (I, 1). Ce personnage biblique occupe dans la scène d'exposition une fonction presque programmatique, puisque, bon guerrier par ailleurs, selon Louis Moreri (*Le grand dictionnaire*, Lyon : J. Girin et B. Rivière, 1674, consultable sur Gallica : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30979577h>), comme Don Juan est bon escrimeur, il avait corrompu ses peuples par son mauvais exemple, par le scandale de « sa vie toute fondue en délices », attirant ainsi la colère de Dieu sur Ninive dont il était roi. Il en avait évité les effets par une conversion, sinon fautive, du moins passagère – Don Juan paraît converti aux yeux des spectateurs et de Sganarelle pendant le temps bref de sa dernière rencontre avec son père – mais l'avait réanimée en revenant « à ses premières abominations », finissant lui aussi consumé par le feu, mais sur un bûcher qu'il avait élevé lui-même, après l'invasion de sa ville.
 - (16) Charles d'Orléans, Marot, etc. Un sonnet de Jodelle commence par exemple ainsi : « Je vivois, mais je meurs, et mon cœur gouverneur / De ces membres, se loge autre part : je te prie / Si tu veux que j'acheve en ce monde ma vie, / Ren[s] le moy, ou me ren[s] au lieu de luy ton cœur. », *Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle*, [...], Paris, E. Sansot et Cie, 1907, p. 74. Furetière ne donne qu'à la fin les sens figurés de « passions de l'âme » ou d'affection : « se dit particulièrement de l'affection, de l'amitié, de l'amour, de la tendresse ».
 - (17) *Les six livres de Lucrece de la nature des choses*. Traduits par Michel de Marolles, seconde édition, [...]. À Paris, chez Guillaume de Luyne, M. DC. LIX., livre IV, pp. 186-187. Molière reprendra un passage de

ce développement, sur le goût bizarre des amants, dans *Le Misanthrope*, qu'il était en train d'écrire.

- (18) Peut-être est-ce là une allusion au caractère ambivalent de Don Juan : passivité, renouvellement mensuel, fantaisies, coquetterie et jeu avec l'affectivité, conduite Doninée par les désirs de son corps, toutes ces caractéristiques sont attribuées à l'époque au sexe faible. Le personnage de Don Juan ne comporterait-il pas une certaine féminité qui se dévoilerait à la fin, quand il donne la main au Commandeur, comme les femmes lui avaient donné la leur jusque-là ? Sardanapale était lui aussi accusé d'être efféminé : on le représentait filant la laine, habillé en femme.
- (19) « Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes de feu éteint. » (IV, 7).
- (20) « Le Pauvre Non Monsieur, j'aime mieux mourir de faim. Don Juan Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. » (III, 2). Nous reviendrons sur cette scène.
- (21) Ou quelque autre liquide : la robe de médecin qui déguise Sganarelle se révèle purgative en cas de danger.
- (22) Ou encore « Te voilà payé de ta charité. » (II, 3) après la gifle reçue par Sganarelle qui s'était interposé entre Pierrot et son maître.
- (23) Si l'on se réfère au *Menteur* de Corneille, dont un personnage offre à son amie le même divertissement d'une fête sur l'eau.
- (24) Par exemple : « car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je ne vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être » (II, 2)
- (25) Sarah Kofman, « Don Juan ou le refus de la dette », dans Sarah Kofman, Jean-Yves Masson, *L'art de ne pas payer ses dettes*, Galilée, 1991, p. 81, p. 102.
- (26) McKenna, *op. cit.*, p. 58
- (27) Patrick Dandrey, *Don Juan ou la critique de la raison comique*, Honoré Champion, 1993, p. 63. Pierre Force, qui fait de Don Juan un sceptique, voit dans cette formule la même logique que celle de Descartes qui, doutant de tout, se tourne vers la constance des résultats mathématiques (*Molière ou Le prix des choses. Morale, économie et comédie*, Nathan, 1994, pp. 45-46). Sarah Kofman y voit, elle, l'expression de « l'homme de la ratio » qu'est selon elle Don Juan (*op. cit.*, p. 80). Je me range plutôt à l'avis de McKenna selon qui les formules libertines de Don Juan ne sont que des boutades manifestant un désir de Domination et un orgueil ridicule chez quelqu'un « qui se présente comme Alexandre et qui se contente de victoires faciles » (*op. cit.*, p. 59).
- (28) Sarah Kofman, *op. cit.*, p. 81.
- (29) Michel Serres, *op. cit.*, p. 240.
- (30) Sarah Kofman, *op. cit.*, p. 87.
- (31) Après avoir pourtant affirmé que Don Juan « anticipe les conquêtes futures », ce qui me semble contradictoire.
- (32) Sarah Kofman, *op. cit.*, p. 102.

- (33) « je veux bien, Sganarelle, t'en faire confiance, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme, et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses. » (V, 2). Sur la confiance et le secret comme monnaie des échanges sociaux, voir le développement de Laurent Thirouin dans son lumineux article, « Le commerce du monde. Le prisme économique dans l'œuvre de La Rochefoucauld », *Société archéologique et historique de la Charente. Bulletins et Mémoires. Colloque François VI de La Rochefoucauld au château de Verteuil. Années 2012-2013, 168e et 169e années*, pp. 26-27. Nous nous référerons désormais à cet article par les initiales LR.
- (34) Le spectateur sait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur le sens tout arithmétique que Don Juan donne à l'honneur et à la lâcheté, lui qui n'a pas craint de se battre à coups de poing contre un paysan qui ne pouvait pas répliquer, qui se proposait de se déguiser en valet pour fuir ses adversaires en surnombre et qui s'est élancé au secours de Don Carlos parce que « la partie était trop inégale ». La justice consiste plutôt dans l'égalité des chances pour Don Juan : « On a cet avantage qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps, à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur », répond-il à Don Carlos qui se plaint de la sévérité des lois de l'honneur (III, 3).
- (35) Ou encore, à Charlotte qui le remercie de ses compliments : « Je vous suis bien obligée, si cela est. », Don Juan réplique : « Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable. » (II, 2). Charlotte ne se libérera pas par de simples mots de l'obligation que lui fait Don Juan en la trouvant belle.
- (36) Or fascinant du louis au lieu de l'or fascinant de l'habit, remplacé ici par un simple habit de campagne. Les premiers louis d'or valaient dix livres, 200 sols, soit plus de treize fois le prix d'une place au parterre et dix fois la somme que Pierrot paraît si content de gagner par son pari.
- (37) Comme le signale Georges Forestier (OC, p. 1659), le terme « humanité » ne signifie pas encore l'ensemble des hommes, mais seulement « nature humaine » ou « Douceur, honnêteté, bonté, sensibilité pour les malheurs d'autrui » (*Le Dictionnaire de l'Académie*).
- (38) C'est ainsi que l'entend Sarah Kofman, *op. cit.*, p. 105. Pour des analyses différentes de la scène du Pauvre, voir Michel Serres, *op. cit.*, pp. 236-237, Patrick Dandrey, *op. cit.*, p. 106-108, Pierre Force, *op. cit.*, pp. 215-217.
- (39) Georges Forestier en fait « une leçon d'authentique désintéressement » (OC, p. 1660). Je me permets de douter de l'authenticité du désintéressement de Don Juan dans ce don.
- (40) Le Pauvre Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ay pas un morceau de pain à mettre sous les dents.
Don Juan Je te veux donner un louis d'or, & je te le donne pour l'amour de l'humanité. Mais que vois-je là ?
- (41) Mais Georges forestier montre que le départ de cette dispute s'inscrit dans une tradition humoristique. OC, p. 1659.
- (42) Je m'éloigne par-là de l'interprétation qu'en donne Pierre Force, *op. cit.*, pp. 215-217.
- (43) Maxime 228, citée par Laurent Thirouin, LR, p. 22

- (44) Laurent Thirouin, LR, pp. 23-24.
- (45) À la même époque, le théâtre est accusé par ses opposants de fasciner et de défaire la raison. Laurent Thirouin met en évidence, à propos de la voix, la parenté entre les séductions du théâtre et celles de la liturgie, si l'on suit les maximes de Saint Augustin : « on doit convenir, selon ses principes, que la voix du comédien et celle du chantre exercent une tyrannie comparable sur la raison de l'homme. » (Laurent Thirouin, *L'aveuglement salutaire. Le réquisitoire contre le théâtre dans la France classique*, Champion Classiques, Honoré Champion, 2007, p. 173).
- (46) « Pour Don Juan, écrit Sarah Kofman, le langage est un système de cosses vides, où le signifiant n'adhère à aucun signifié fixe. » Elle en tire la conclusion que, quand Don Juan trompe les femmes, « il s'agit toujours de défaire des liaisons apparemment sacrées » et que « par-delà les femmes, c'est donc toujours Dieu qu'il provoque ». (Sarah Kofman, *op. cit.*, p. 96). Ce n'est pas mon avis, comme nous le verrons plus loin.
- (47) Sarah Kofman, pp. 76-77, pp. 110-111. Georges Forestier suppose le Don Juan de Molière complètement incroyant : « Si son personnage se moque de toute idée de repentir, ce n'est ni insouciance, ni défi, c'est qu'il ne croit à rien, car, on l'a vu, il doit être campé pour finir en faux dévot » (OC, p. 1637). La croyance en un Dieu favorable ou indifférent n'empêche pas Don Juan de devenir un faux dévot, selon nous.
- (48) Un peu comme le dieu des épicuriens, finalement. Selon Sarah Kofman, au contraire, Don Juan s'oppose à l'idée d'un Dieu créateur « conçu sur le modèle d'un père géniteur » (*op. cit.*, pp. 109-111). Mais Don Juan parle toujours de Dieu comme si ce n'était rien de plus qu'un humain en « affaires » avec d'autres humains : « c'est une affaire entre le ciel et moi », « Eh ! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres. [...] un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires », « C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. »
- (49) Laurent Thirouin, « Tabacologie de Don Juan », *Liberté de conscience et arts de penser (XVI^e -XVIII^e siècle). Mélanges en l'honneur d'Antony McKenna*. Études réunies par Christelle Bahier-Porte, Pierre-François Moreau et Delphine Reguig, Paris, Champion (coll. « Les Dix-huitièmes siècles » n° 197), 2017, pp. 7-8.
- (50) Éloge qui ne serait pas si paradoxal : Lucrèce a déjà décrit la douceur du monde soumis à Vénus.
- (51) Au point de le ridiculiser, selon McKenna, *op. cit.* pp. 57-60.
- (52) Voir Laurent Thirouin, LR, p. 24.
- (53) Voir Laurent Thirouin, LR, p. 25 : « Contre les goûts arbitraires de l'amour-propre, contre le règne de la fortune, La Rochefoucauld laisse néanmoins place à une alternative. Car rien ne nous contraint de céder à cette dictature du relativisme. Nous pouvons, si nous en avons la force morale, imposer nos propres prix et faire valoir nos propres valeurs. C'est même le seul pouvoir qui nous appartienne de façon indéfectible. » et la Maxime 66, citée p. 31 : « Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables. »

- (54) Sganarelle Et n’y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce Commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?
Don Juan Et pourquoi craindre ? ne l’ai-je pas bien tué ?
Sganarelle Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de s’en plaindre. (I, 2)
- (55) Don Juan [...] tout le monde m’a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur, et j’ai envie de l’aller voir.
Sganarelle Monsieur, n’allez point là.
Don Juan Pourquoi ?
Sganarelle Cela n’est pas civil d’aller voir un homme que vous avez tué.
Don Juan Au contraire, c’est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu’il doit recevoir de bonne grâce, s’il est galant homme ; allons, entrons dedans. (III, 5)
- (56) Voir la très éclairante analyse de Patrick Dandrey, *op.cit.*, pp. 85-106 ; nous citons les pages 86 et 89.
- (57) *Ibidem*, pp. 103 et 104
- (58) Don Louis évoque le phénomène inverse de celui décrit par La Rochefoucauld : « La noblesse du sang (la “naissance”), le prestige des responsabilités (les “dignités”), le “mérite” même, c’est-à-dire les qualités intrinsèques à la personne, que la réussite ne récompense pas toujours, mais qui varient selon les êtres : tout cela peut s’effacer devant une élévation dont nous sommes l’origine, une sorte de coup de force économique, qui fait de chacun un objet éventuel de déférence. » (Laurent Thirouin, LR, p. 25-26)
- (59) Emprisonnement que Molière a lui-même connu.
- (60) Cité par Gérard D. Guyon, dans « Saint Vincent de Paul et l’internement des mineurs au XVIIe siècle », *Revue d’histoire de l’Église de France*, année 1992, n° 200, p. 14.
- (61) Monsieur Dimanche Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.
Don Juan Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.
Monsieur Dimanche Je n’ai point mérité cette grâce, Monsieur, mais Monsieur... (IV, 3)
- (62) Voir le passionnant commentaire de Georges Forestier sur Elvire, OC, pp. 1635-1637.
- (63) Les parentés entre les paroles de repentance d’Elvire et de Don Juan sont frappantes :
Done Elvire : « vous me voyez bien changée de ce que j’étais ce matin. Ce n’est plus cette done Elvire qui faisait des vœux contre vous [...]. Le ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d’un attachement criminel. »
Don Juan à Don Luis : « vous me voyez revenu de toutes mes erreurs ; je ne suis plus le même d’hier au soir, et le ciel tout d’un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et dessillé mes yeux ; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j’ai été, et les désordres criminels de la vie que j’ai menée. »
Done Elvire : « ce même ciel, qui m’a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m’a inspiré de vous venir trouver, [...] Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. [...] je ne demande qu’assez de vie pour pouvoir expier la faute que j’ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l’aveuglement où m’ont plongée les transports d’une passion

condamnable. »

Don Juan à Don Carlos : « Il [le ciel] a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, [...] et de corriger désormais par une austère conduite, tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse. »

- (64) « Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme. »
- (65) Le premier sens est purement économique : « User d'oeconomie dans l'administration de son bien, dans la despense, en user avec circonspection, avec prudence. » (*Le Dictionnaire de l'Académie*).
- (66) La Rochefoucauld, maxime 66, citée par Laurent Thirouin, LR, p. 31 : « Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables. »
- (67) « La perception de ses véritables intérêts est le résultat d'une certaine forme de sagesse », écrit Laurent Thirouin en commentant la maxime 66 de La Rochefoucauld. (LR, p. 31).
- (68) Académie. Sur le sens économique que La Rochefoucauld donne à ce terme, voir Laurent Thirouin, LR, pp. 20-21.
- (69) « « La charité a seule le bénéfice de dire quasi tout ce qui lui plaît et de ne blesser jamais personne » (Liancourt 164, et autres manuscrits, LP, p. 705). » (Laurent Thirouin, LR, p. 30)
- (70) « Les rois font des hommes comme des pièces de monnaie ; ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours et non pas selon leur véritable prix. » (MS 66, p. 219.) (Laurent Thirouin, LR, p. 28)
- (71) Pascal ne recommande-t-il pas à l'incroyant qui parie sur Dieu de faire les gestes et de prononcer les prières de la religion pour se disposer à recevoir la grâce de la foi ? (Pensées, fr 680). L'édition des Pensées était encore en préparation en 1665, mais Pascal avait donné une conférence à Port-Royal en 1658 : peut-être ses idées avaient-elles commencé à se répandre ? Laurent Thirouin signale que Pascal réunit ces considérations anthropologiques sous le titre de « Discours de la machine » au moment où Nicole rédigeait son *Traité de la comédie*, publié en 1667. (Laurent Thirouin, *L'Aveuglement salutaire*, pp. 176-177).
- (72) Comme le dit Don Carlos : « la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie... ».
- (73) À la Cour et chez les maîtres, on avait plutôt tendance à priser le tabac « parce que la prise suppose l'oisiveté et une certaine forme de sociabilité mondaine » (Didier Nourrisson, « Tabagisme et antitabagisme en France au XIXe siècle », *Histoire, économie et société*, 1988, 7-4, p. 535). La compagnie du Saint Sacrement souhaitait empêcher le tabac qui était fumé dans les mauvais lieux : « Une autre allusion aux activités des confrères marseillais semble incriminer plus directement les méfaits du tabac en fumée. La Compagnie de Marseille, lit-on dans les Annales, « souhaita fort d'empêcher l'usage du tabac en fumée dans les lieux publics, à cause des grands désordres qui arrivaient tous les jours dans

ces lieux-là. », Laurent Thirouin, « Tabacologie », p. 4.

- (74) Voir l'intéressant commentaire qu'en fait Patrick Dandrey, *op. cit.*, pp. 48-49.
- (75) *Ibidem*, p. 23.
- (76) Voir Georges Forestier, OC, pp. 1658-1659.
- (77) Notamment aux arguments du stoïcien dans le dialogue de Cicéron sur la nature des dieux.
- (78) *Les Œuvres de Luc. Ann. Seneque. Mises en françois par Matthieu de Chalvet*, [...]. À Paris, chez Gilles Blaisot [...], M. DC. X.IX. Épitre LXXXV, p. 179v. : « Celuy qui est sage est temperant : Celuy qui est temperant est constant, celuy qui est constant ne se trouble iamais : Celuy qui ne se trouble iamais vit sans tristesse : celuy qui vit sans tristesse est heureux : il s'ensuit donc que l'hōme sage est heureux, & que la sagesse suffit à rendre la vie heureuse. »
- (79) « Quoi, vous voulez que je me paie d'un semblable discours ? » (V, 3).
- (80) D'autant plus que, si Don Juan avait été un meilleur acteur, on pourrait imaginer que le Ciel, tel que Molière le fait agir, aurait pu l'utiliser malgré tout comme un instrument d'édification. En effet, pour garantir sa sécurité et maintenir la fiction de sa conversion, un faux converti a intérêt à prononcer en public des propos chrétiens et à accomplir réellement des actions d'apparence charitables. « L'intérêt que l'on accuse de tous nos crimes mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions », écrit La Rochefoucauld (Maxime 305, citée par Laurent Thirouin, LR, p. 32). La réforme extérieure de Don Juan, toute intéressée qu'elle aurait été, ses paroles pieuses, même fausses, ne pouvaient-elles pas profiter à la cause divine à l'égal d'une conversion véritable ? Sa damnation serait seulement retardée de quelques années, à sa mort.
- (81) « Du reste, l'accoutumance assaisonne l'amour car ce qui est touché legerement, pourveu que ce soit par des coups plusieurs fois redoublez, est vaincu à la longue, & et se laisse enfin tomber. Ne voyez-vous pas aussi comme les gouttes d'eau qui tombent sur le rocher, le percent tout de mesme, par une longue suite de temps ? » (Lucrèce, *op. cit.*, livre IV, p. 197).
- (82) Patrick Dandrey, *op. cit.*, pp. 141-142. Ce qui rejoint aussi la conclusion d'Antony McKenna : « Don Juan devient Tartuffe pour mieux nous inculquer cette même leçon : le grand aveuglement, l'illusion et l'imposture consistent à croire – et à faire croire – que les principes professés avec dogmatisme, avec autorité et avec ostentation, qu'il s'agisse de la foi chrétienne ou de la philosophie libertine, soient autre chose qu'un masque du désir, du moi. » (Mc Kenna, *op. cit.*, p. 68).
- (83) Laurent Thirouin, *L'Aveuglement salutaire*, pp. 15-17 et 167-180.